

LES CONCERTS

CIRQUE D'HIVER : Les *Scènes de Faust*,
de Robert Schumann.

Schumann est, tout à la fois, un des plus raffinés musiciens du dix-neuvième siècle et l'une des figures les plus énigmatiques que présente l'histoire de l'art. Ce famélique d'infini, ce contemplateur sensuel, esclave de ses nerfs, nourri des imaginations compliquées de Jean-Paul, a des ambitions de novateur, des visions d'inspiré et des impuissances d'enfant malade. Il commence par déclarer que le vieil art est mort, qu'il faut s'affranchir des règles consacrées; il proclame qu'il n'est rien que la musique ne puisse traduire, que le sentiment vaut par lui-même, indépendamment de toute forme; il finit par s'adonner à corps perdu aux études de contre-point et par vouloir à tout prix devenir un savant.

Peu de compositeurs ont mis en circulation une abondance d'idées plus grande et plus exquise; son flot se déverse indifféremment dans la symphonie, dans la cantate et dans le *lied*; il s'essaye même à l'opéra. Mais son esthétique est nébuleuse; il n'a ni le sens des contrastes, ni le souffle puissant qui anime les œuvres de longue haleine. Robert Schumann se perd en élans sublimes, en aspirations irraisonnées. Ses *lieds* sont admirables; ses partitions d'haleine sont des composés de fragments sans cohésion. Il fait mille trouvailles, il ne crée jamais rien. Gounod lui empruntera la morbidesse de sa langue musicale; nul ne saurait lui emprunter autre chose, car son idéal est trouble, et c'est l'indéfini qu'il prend le plus souvent pour l'infini et pour lequel il s'enthousiasme.

Voilà pourquoi je vous désie de trouver dans son bagage un seul ouvrage qui sa-

tisfasse pleinement le public ni les artistes. On ne réalise point des chefs-d'œuvre uniquement avec des élans enthousiastes et des intentions supérieures. Le sentiment, dépourvu de logique, est une âme sans corps, et sa splendeur s'amointrit.

Les *Scènes de Faust*, dont on exécutait, hier, la majeure partie chez M. Padeloup, sont marquées au coin de ces qualités et de ces défauts. Le plan manque. On ne sait exactement ce que le compositeur a voulu. Aucun homme n'était moins fait que Robert Schumann pour comprendre et pour interpréter les abstractions olympiennes et sans passion du Jupiter de Weimar. Si j'excepte le duo d'amour entre Faust et Marguerite, au début de la partition, et les rares passages qui ont rapport à cet épisode, je ne vois pas d'aliment lyrique de nature à soutenir le tempérament d'un musicien comme Schumann dans toutes les scènes qu'il a choisies. La scène de l'Eglise est belle, sans être pénétrante; la mort de Faust n'émeut point, et l'œuvre entière est traitée en *lieds* pour soli ou chœurs. Plusieurs de ces *lieds* sont vraiment inspirés; mais, encore une fois, le poème se dérobe, le but de l'auteur n'apparaît pas. On est souvent charmé; on n'est pas une fois saisi aux entrailles. C'est du génie dépensé en vain.

Je ne dirai qu'un mot de l'orchestration: elle est lourde, sans couleur et sans effet, écrite par un pianiste et constamment sur la même portée. Les parties du quatuor se massent gauchement; les cuivres et les bois doublent presque uniformément les parties principales ou plaquent brutalement des accords. Ça et là, une intention se dégage; puis on retombe dans la grisaille épaisse. Schumann savait assez mal son métier de compositeur. Sa facture instrumentale a le décousu de sa pensée mélodique, mais elle n'en a pas les élégances et les suavités.

Parmi les chanteurs de M. Padeloup, Mlle Chevrier et MM. Piccaluga et Lamarche doivent être discernés. On connaît Mlle Chevrier, qui a déjà obtenu des succès à l'Opéra-Comique. On connaîtra bientôt le ténor Lamarche, dont la voix est fraîche et pure, et le baryton Piccaluga, qui phrase avec beaucoup de goût et sans affectation.